



## HYRÉNÉ GRANDMONTAGNE

TUÉ LE 19 OCTOBRE 1915, ENTRE SOUCHEZ ET VIMY

*Promotion 1898. — Sciences.*

J'étais moi-même sur le front, en Lorraine, lorsque le bulletin de guerre de notre Amicale m'apporta la triste nouvelle : « Grandmontagne, adjudant au 237<sup>e</sup> régiment d'infanterie, tué en Artois le 19 octobre 1915. » J'en ressentis la peine qu'éprouva tout combattant en apprenant la mort d'un vieil ami.

Grandmontagne (Joseph-Hyréné) était né le 6 juillet 1875 à Le Clerjus, un village rural dispersé au sud des Vosges, où ses parents cultivaient quelques champs. Il était le plus jeune d'une famille de cinq enfants qui connut de bonne heure l'adversité : il n'avait que six ans, en effet, lorsque son père mourut ; grâce à la présence des sœurs aînées, il put fréquenter avec assiduité l'école du village jusqu'à onze ans ; mais il me raconta lui-même qu'entre douze et seize ans, il dut souvent manquer la classe pour aider sa mère. De cette jeunesse faite à la fois de travail intellectuel intermittent et de

besognes matérielles, Grandmontagne ne garda aucune amertume ; ce sont ces circonstances mêmes qui, entre autres qualités, lui donnèrent l'habitude du travail obstiné, l'amour du sol natal et des humbles.

Malgré tout il fit d'excellentes études primaires à cette école de Clerjus, dirigée par un maître éminent d'origine alsacienne qui, dans ce petit village, forma au cours de sa carrière plus de cinquante instituteurs dont beaucoup devinrent professeurs.

Reçu à l'École normale de Mirecourt en juillet 1891, Grandmontagne passa là trois années studieuses et se classa constamment dans les premiers rangs de sa promotion. C'est de Mirecourt où j'étais son ancien d'un an, que data notre connaissance.

Nommé en 1894 au poste alors très recherché d'instituteur au Collège de Mirecourt, notre camarade put consacrer ses loisirs à préparer le concours d'admission à Saint-Cloud.

Interrompues par une année de service militaire au 79<sup>e</sup> d'infanterie à Nancy, ses études ne purent être reprises qu'en 1897, quand il fut nommé instituteur adjoint à Épinal. En juillet 1898, nous avions la surprise agréable de nous rencontrer à Paris pour y subir les épreuves orales d'entrée à Saint-Cloud, ainsi que ce bon camarade Mangin, décédé si prématurément en 1902.

Quelle joie immense fut la nôtre lorsque nous apprîmes le succès définitif et quand, en octobre 1898, nous nous retrouvâmes à Saint-Cloud trois camarades d'École normale sur les huit que comptait alors une promotion. Deux années de labeur commun et intensif, de vie aussi intime — nous étions voisins à l'étude, en classe, au réfectoire même — ne pouvaient que transformer en une profonde amitié les liens de camaraderie déjà créés. Et quelle joie aussi ce nous fut à tous deux d'être reçus à l'examen du professorat en 1900 ! Nous ne nous doutions pas que nous resterions des années sans nous revoir.

Grandmontagne débuta à Nolay, y resta deux ans (1900-

1902), puis fut nommé à l'École normale d'Aurillac où il exerça pendant sept années. C'est là que notre ami devait connaître les plus pures joies : le 6 août 1904, il épousait en effet celle qui fut la compagne fidèle de sa vie laborieuse et qu'une similitude de profession et de goûts lui avait fait choisir. De cette union étaient nés Lise, le 22 avril 1905, Raymond, le 23 décembre 1906, enfants charmants, excellemment doués.

Nommé à l'École normale de Blois en 1909, notre camarade connut là un grand chagrin, la mort de sa vieille maman en 1912. La vie reprenait pour lui paisible lorsque survint la mobilisation générale.

D'abord affecté à un régiment territorial de l'Est, le sergent Grandmontagne, malgré son âge, passait peu après au 237<sup>e</sup> régiment d'infanterie et ne tardait pas à participer à toutes les actions où ce corps fut engagé, notamment sur le front d'Artois à partir du 19 mai 1915. Notre ami sortit indemne de la bataille (Souchez, Vimy, Notre-Dame-de-Lorette). Ses qualités propres, sa connaissance des caractères lui permettaient d'avoir sur ses hommes l'ascendant qui rend possibles tous les efforts ; sa citation élogieuse le prouve : « A contribué, le 8 août 1915, par son calme et son attitude énergique, à conserver une position vivement menacée par l'ennemi. » Quelques jours après, le 26 août, il était promu au grade d'adjudant.

Le 19 octobre 1915 survenait l'irréparable : à la cote 140, entre Souchez et Vimy, où sa section était en position, Grandmontagne tombait frappé d'une balle en plein front : du moins est-il consolant de supposer qu'il ne souffrit pas, la mort au dire des témoins ayant été instantanée. Il fut inhumé à quelques pas de là, au cimetière militaire de Mont-Saint-Éloi, à peu de distance de Lorette, au sommet de l'une de ces collines qui dominent la plaine de Lens et que, des abords de Lille, j'avais si souvent contemplées naguère !

La photographie de notre ami rappellera à tous les camarades sa silhouette vigoureuse, sa physionomie ouverte et

franche, son regard clair et loyal. Ceux qui l'ont connu à Saint-Cloud le retrouveront à peine changé. Les quatre survivants de sa promotion surtout ne manqueront pas d'évoquer l'heureux temps ou Hyréné — c'est ainsi que nous l'appelions ; n'est-ce pas en famille l'usage de se désigner par les prénoms ? — nous distrait par ses bons mots et ses chansons. S'il aimait la gaieté, il aimait aussi le beau sous toutes ses formes, et bien rares furent les dimanches où il n'assista pas à Paris à une manifestation d'art de laquelle il revenait enthousiasmé. Et c'est à cette tendance de son esprit sans doute qu'il devait l'érudition littéraire et la plume alerte que nous lui enviions.

Dès Saint-Cloud, Grandmontagne témoignait de qualités pédagogiques remarquables : netteté dans le plan de ses leçons, sûreté dans l'exposition, vision précise du niveau de l'auditoire, importance de l'expérimentation dans les sciences physiques. Sa pratique de l'enseignement l'amena à composer une série d'ouvrages que mentionnera la *Bibliographie de Saint-Cloud*. Son indulgence sans faiblesse, sa bonté native en firent un maître excellent, adoré de ses élèves. Son activité trouvait encore à se dépenser autour de l'école. En 1914, nous le trouvons, à Blois, membre de la Société d'histoire naturelle, membre du Comité départemental de Prévoyance sociale et des habitations à bon marché, secrétaire de la Section de l'art à l'école. Il aimait le travail, il aimait ses élèves, et par-dessus tout il aimait son pays. Nul plus que lui n'accepta si allégrement l'impérieux devoir ; dans aucune de ses lettres de guerre ne percèrent la lassitude, la déception, les regrets vains, et toujours il témoigna de la même bonne humeur, de sa confiance et de sa foi.

La médaille militaire qui lui a été conférée à titre posthume, les plaques commémoratives où figure son nom à Le Clerjus, à Mirecourt, à Blois, à Saint-Cloud rappelleront, à ceux qui nous suivent, l'ultime sacrifice.

H. VALDENNAIRE.

---